

## La violence à l'école

Aldo Naouri\*

Article paru dans la rubrique Débats  
In Le Figaro du vendredi 12 mars 2010

J'ai renoncé depuis longtemps à suivre les débats sur la violence à l'école. Je n'ai pas en effet apprécié l'approche qui, comme pour les incendies de voitures les soirs de liesse, l'a réduite à un mal inévitable aux racines plongeant dans un social difficile à traiter. J'ai moi-même, enfant, évolué dans des conditions pires que celles qui sont si souvent mises en avant. Et je n'étais pas le seul à vivre dans un milieu d'une précarité extrême et à affronter la radicale et inquiétante étrangeté d'une langue qui n'était pas la mienne. Nous n'en accordions pas moins pour autant aux enseignants de l'école républicaine une aura considérable. Ils étaient nos héros. Tout en les craignant, nous les respections, car nous savions pouvoir tout attendre d'eux. Qu'a-t-il pu se passer pour qu'en deux ou trois générations les choses aient changé à ce point ? Il est vrai qu'à elle seule la question ferait croire que je cultive une douteuse nostalgie alors que je devrais rejoindre une opinion prête à saluer ces jeunes d'aujourd'hui capables de manifester leur liberté et d'oser exprimer, en paroles et en acte, le ras-le bol des conditions qui leur sont faites au sein de leurs inqualifiables banlieues ? Ne devrais-je pas plutôt les saluer comme les vaillants vengeurs de la génération à laquelle j'ai appartenu ? Eh bien, non ! Je persiste et signe ! Et j'irais même jusqu'à dénoncer ce qui passe pour un progrès comme le résultat d'une véritable maltraitance dont ces mêmes jeunes ont été l'objet dès leur plus petit âge. Car, dans nos sous-sous-banlieue de l'époque, nous n'étions pas interdits de parole ou étouffés. Nous étions bien au contraire très profondément heureux et conscients de la chance qui nous était donnée d'accéder sur un mode égalitaire à l'instruction et au savoir. Notre état d'esprit n'était évidemment pas le fruit d'un hasard. Il découlait du discours que nous tenaient nos parents, lesquels faisaient des enseignants leur propre relais. Et si nous supportions cet ordre des choses, c'est parce que nous avons déjà été mis à notre place par ces mêmes parents qui occupaient la leur et qui assumaient leurs fonctions dans une relation à nous qui se situait dans la verticalité. La différence générationnelle remplissait son office rassurant, aussi bien en nous signifiant la réalité de notre condition d'enfant qu'en nous encourageant à produire les efforts nécessaires pour nous en extraire. Rien ne nous était octroyé d'avance et nous avions à faire nos preuves, à gagner nos galons. Nous étions insérés dans un univers où la protection qui nous était assurée nous permettait d'évoluer à notre rythme et par paliers successifs. Nous n'étions pas ceints de la prestance infantolatricque qui massacre nos enfants depuis quelques décennies. Nous étions rien plus que correctement « élevés », dans tous les sens du terme, y compris son sens ascensionnel ! La manière de procéder de nos parents résultait probablement d'une recherche à tâtons qui a pris des siècles voire des millénaires pour se trouver. Kant ne professait-il pas

que « De toutes les espèces animales, seule l'espèce humaine a besoin d'être éduquée ». ? Pour forte qu'elle soit, sa sentence, comme d'autres identiques, n'en prête pas moins le flanc aux accusations d'arbitraire. Or, les progrès de l'approche des enfants et des sciences du psychisme en confirment la pertinence et lui donnent une assise irrécusable. Il s'avère en effet que la vie neuve se manifeste chez le petit humain en pulsions d'une violence inouïe qui le submergent et l'asservissent d'autant qu'il n'a aucun moyen propre de les maîtriser. Il n'y parviendra qu'en y étant incité sinon contraint par ses parents dont l'amour compensatoire lui est plus encore indispensable. C'est ce mécanisme qui, au fil des semaines, des mois et des années, lui apprendra peu à peu à résister à ses pulsions, à les refouler et à se socialiser, c'est à dire à cesser de se croire le centre du monde pour finir par prendre en considération l'existence de l'autre. Dès lors que l'on s'écarte de cette dynamique d'échanges, on compromet l'éducation et on tombe dans la séduction qui est son contraire. Les raisons de cette évolution, qui touche toutes les sociétés occidentales, sont multiples et complexes. Mais il est aisé de comprendre que l'enfant à qui on laisse croire que tout lui est dû, puisse aller, quand il a été gavé de surcroît par les mauvais feuilletons d'une télévision-nounou-gratuite, jusqu'à vouloir imposer ses *desiderata* par la violence. Laquelle, ostensible comme elle l'est au niveau des collèges et lycées, n'est d'ailleurs pas moins manifeste dès le primaire et même la maternelle ! Si bien que vouloir la réduire aux seules conditions sociales est une profonde erreur. Tout comme le seraient la sanctuarisation ou la bunkerisation des établissements scolaires si elles étaient envisagées autrement que conjoncturelles. Car le mal doit être pris à sa racine et faire l'objet de dispositions de nature différente. S'il ne l'est pas, on ne devra pas s'étonner d'assister à l'expression exponentielle de ses manifestations et à ses répercussions au niveau du lien social.

Il est vrai qu'à vouloir rappeler des règles de relations qui ont longuement fait leurs preuves, on passe pour « réactionnaire » - c'est la définition même de l'adjectif avant qu'il n'eut revêtu son caractère infamant ? Mais est-ce une raison pour ne pas le faire ?

\* Pédiatre. Auteur de : *Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui* (Odile Jacob, 2008)